

# *Le Tigre déconfiné*

*Le magazine du Comité de l'Histoire du Lycée Clemenceau de Nantes*

*Numéro 16 - Le 11 mai 2021*

## **Lionel DERIMAIIS** **Une vie de photo-reporter**

Lionel DERIMAIIS est aujourd'hui de retour à Londres mais, cet hiver, il est passé à Nantes ! Le 15 mars, notre amie documentaliste Anne DAVID avait eu la bonne idée de nous informer :

« Lionel Derimais, photo-reporter et ancien élève du lycée (septembre 1975 – juin 1979) est venu nous apporter au CDI son très bel ouvrage :

*Cultural Evolution, China 2005-2010 :*

<https://lionelderimais.photoshelter.com/index/G0000EKt6WwjrA6w>

*'Lorsque Lionel Derimais arrive à Pékin en 2005, les aspirations personnelles et nationales partout en Chine atteignent leur point d'ébullition dans les domaines de la construction, de la création, de la migration et de la réinvention du pays. Les Jeux Olympiques de Pékin de 2008 se présentaient comme une occasion de montrer au monde ce que la Chine était devenue et d'inviter le peuple chinois à se joindre à ce que pouvait être ce rêve nationaliste.'*

Il serait ravi de présenter plus en détail son livre si vous le souhaitez. »

La suite vous la devinez. On présenta son livre sur « Georges et les autres » et nous engageâmes la conversation...

**JLL**

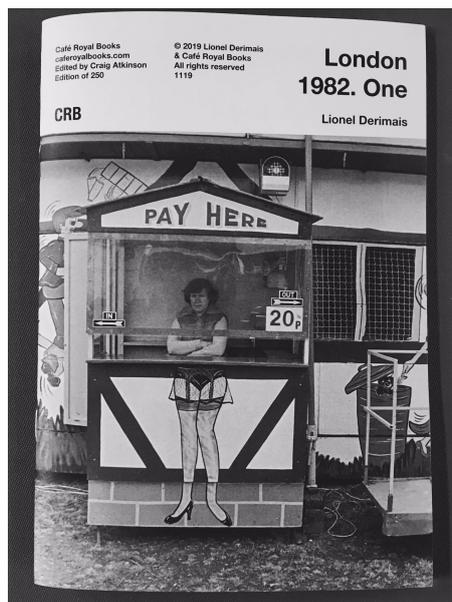
Responsable de publication : J.-L. Liters  
Adresse e-mail : [jeanlouis.liters@gmail.com](mailto:jeanlouis.liters@gmail.com)

## Hier lycéen à Clemenceau



*1975-76 Seconde / Lionel est au rang du milieu, le 2ème à partir de la gauche*

## Aujourd'hui photo-reporter à Londres



## **Lionel DERIMAI**

### **Une vie de photo-reporter**

En septembre 1975 je suis rentré en 2nd C Tierce au lycée Clemenceau. À l'époque je voulais devenir vétérinaire et avais opté pour une seconde C. Les maths et les matières scientifiques ne constituaient pas mon point fort mais bon, j'avais décidé d'essayer.

J'atteignis rapidement mes limites dans les matières scientifiques et en septembre 1976 je repartais pour un tour de piste mais cette fois en 2nd B, section économie donc, sujet qui n'a jamais cessé de m'intéresser tout comme l'histoire et la géographie.

Si j'ai gardé des souvenirs de cette première année, je n'ai par contre conservé aucun contact. Sauf avec Olivier Lebrun, aujourd'hui à Radio Bleue Occitanie, avec qui j'étais en classe depuis la 4ème au collège Jean Rostand d'Orvault.

C'est durant l'année scolaire 1976/77 que j'allais rencontrer ceux qui sont aujourd'hui toujours des amis : Bruno, Laurent, Claude, Armelle...

Durant ces années passées à Clemenceau certains professeurs marquèrent mon esprit plus que d'autres et parmi ceux-ci, un en particulier : Mr C, notre professeur d'Histoire-Géo et d'Économie. Il fût un de mes professeurs trois années de suite et durant les deux dernières (77/78 et 78/79), il nous faisait cours 2h par jour.

Cette intense relation quotidienne est restée gravée dans ma mémoire. Grand voyageur, il interrompait régulièrement son cours et nous demandait si il nous avait déjà raconté, par exemple, sa visite d'une usine de fabrication de yaourts en Ukraine. Nous répondions quelle que soit la question par la négative avec un enthousiasme qu'il trouvait évidemment suspect. Il balayait alors la classe du regard pour voir si quelqu'un allait craquer et dire que oui, il nous avait déjà raconté cette histoire et sauf lorsque nous étions en retard sur le programme, il se lançait alors dans une description détaillée de la production laitière en Haute-Ukraine dans les années 70. Nous étions prêts à tout écouter, promis juré nous mettrions les bouchées doubles dès demain, tout donc sauf à suivre le cours sur la Sécurité Sociale - que nous ne vîmes ainsi jamais (j'y reviendrai).

De toutes les leçons enseignées, une est toujours restée vivace dans mon esprit : Quelques jours avant les épreuves du Bac Mr C nous adressa ses dernières recommandations : il nous expliqua qu'après avoir discuté avec ses collègues des autres bahuts de Nantes il savait que personne n'avait eu le temps d'étudier la Sécurité Sociale - pour notre part nous savions pourquoi : une partie de l'année nous l'avions suivi pas à pas - pour notre plus grand plaisir - en Ukraine et ailleurs. Malgré tout continua-t-il la SS constituerait l'un des 3 sujets de l'épreuve d'économie au Bac. L'autre "gros" sujet cette année là étant la montée en puissance du Brésil. Il nous expliqua ainsi que ne l'ayant pas étudiée, peu d'élèves oseraient choisir la SS et que l'immense majorité se précipiterait sur le Brésil. Le résultat, pour les correcteurs, serait des piles hautes comme la Tour de Bretagne de copies sur le Brésil et que les "aventureux" qui choisiraient le sujet sur la SS, en utilisant les méthodes apprises durant l'année pour analyser les documents fournis, verraient leur note automatiquement rehaussée de 2 points pour avoir osé briser la monotonie des corrections. Cette stratégie s'avéra, dans mon cas, payante et m'assura une note qui me permit d'avoir mon bac.

Des autres professeurs marquants, je citerai notre professeur d'anglais, un Américain, William Mellor et Mr Lefeuvre, notre professeur d'espagnol qui déclamait cette phrase en frappant le bureau de son poing sur la dernière partie :

”Italiano par cantar, Frances para pensar y Español para hablar”.

À la fin de l'année scolaire 1975/76 j'avais abandonné l'idée de faire une carrière de vétérinaire et je me trouvais donc sans savoir vers quelle carrière me diriger.

Mais vers le milieu de l'année 1977 et grâce à un de mes voisins de classe qui la pratiquait déjà, je commençai à m'intéresser à la photo et pendant l'été de la même année je travaillai dans un magasin de photo à Paris.

En septembre 1979 pendant un cours séjour à New York je découvris l'International Center of Photography (I.C.P), une école qui venait d'ouvrir et décidai immédiatement de m'y inscrire. J'y entrai en janvier 1980 pour quelques mois. L'école créée et dirigée par Cornell Capa - le frère de Robert - membre lui-même de la prestigieuse agence Magnum - disposait de laboratoires très bien équipés qui me permirent d'apprendre le développement et le tirage. De plus les grands noms du métier y passaient régulièrement y dispenser leur savoir et leurs histoires. Il y avait peu de cours et je passais le plus clair de mon temps, Tri-X en poche - le film noir & blanc le plus commun à l'époque -, dans les rues de New York à pratiquer la photo en noir & blanc armé d'un Nikon FM équipé d'un 35 mm. Le bonheur ! Photos qui viennent d'ailleurs d'être publiées en deux petits livres par l'éditeur Anglais Café Royal Books (<https://www.caferoyalbooks.com/international/lionel-derimais-new-york-1980-series-2-books>).





Après quelques aventures américaines je rentrai effectuer mon service militaire puis je repartis pour une année à Londres - les images de cette année londonienne ont été également publiées par ce même éditeur anglais (<https://www.caferoyalbooks.com/shop/lionel-derimais-london-series-3-books>).

Les meilleures choses ayant une fin je devais trouver un travail. Au début des années 80 trouver du travail n'était pas aussi compliqué que de nos jours. En quelques coups de fil on pouvait espérer trouver un job payé. C'est ce qui m'arriva et j'entamai ainsi une carrière - qui devait durer quelques années - de photographe de rallye automobiles - Rallye des Cévennes, du Var, du Pays Basque, de Monte Carlo, etc. Un job qui me permit de sillonner et de découvrir la France. Une période dont je garde aujourd'hui d'excellents souvenirs et durant laquelle j'appris les bases de mon métier : débrouillardise, réactivité, ne pas se décourager et l'adage 'le manque de chance est une faute professionnelle'.

Après quelques années dans l'univers automobile j'eus envie d'un changement d'atmosphère. Je voulais travailler pour la presse. Je me lançai donc avec enthousiasme dans la carrière incertaine de photographe de presse indépendant et commençai la tournée des services photo parisiens pour présenter mon travail et obtenir des commandes. A cette époque décrocher des rendez-vous était facile et rapidement quelques commandes suivirent : *Libération*, *Le Nouvel Economiste*, *Le Nouvel Obs*, *L'Express*, *l'Echo des Savanes* et beaucoup d'autres, me permirent, ainsi qu'à toute une génération de photographes de se lancer dans le métier et d'en vivre.

À la fin des années 70 le Japon émergeait comme la nouvelle puissance économique sur la scène internationale. Les marques japonaises de téléviseurs et d'appareils photos s'imposaient sur les marchés mondiaux: Sony, Canon, Panasonic etc...En quelques années, pour les journaux du monde entier, le Japon était devenu 'le' sujet du moment. C'est ainsi que Tokyo vit débarquer à la fin de la guerre du Vietnam en avril 1975, beaucoup de journalistes américains, australiens, anglais, qui avaient passé les dix dernières années dans l'ancienne Indochine Française.

En passant du monde du rallye au monde de la presse parisienne, je réfléchissais déjà à aller vivre à Tokyo. J'ai toujours eu envie de vivre dans les villes plutôt que d'y passer brièvement en reportage.

En janvier 1987 après quelques années de préparation - trouver un sponsor pour m'y installer, un point de chute, etc. - je pris un vol Aeroflot pour Tokyo avec escale à Moscou. L'arrivée à Tokyo, même si ce n'était pas ma première visite, me propulsa dans le monde nouveau et étrange des mégalo-poles asiatiques : dans les rues, impossible de lire panneaux et affiches, les marchands ambulants annonçant par haut-parleurs leur arrivée dans un quartier (Yakiimo !), la foule compacte du métro (ce n'est pas une légende), l'entrelacs de ruelles où il est facile de se perdre.

Pour se remettre dans le contexte, en 1987, le Japon était un pays lointain. Une lettre mettait plusieurs jours pour arriver d'Europe, les coups de téléphone étaient réduits au maximum - en nombre et en longueur car cela coûtait cher - ce qui renforçait ce sentiment d'être au bout du monde.

On croisait au Club des Correspondants Étrangers ([FFCJ](#)) des correspondants, arrivés au Japon dans les années 50, qui racontaient à qui voulait les écouter des histoires de vols entre l'Europe et le Japon qui duraient 8 jours avec autant d'escales aux noms évocateurs.

J'y passai une année et là-bas je continuai l'apprentissage de mon métier avec des commandes

auprès de journalistes expérimentés - [Jean Leclerc du Sablon](#) de *L'Express* ou encore le [journaliste australien Murray Sayle](#). Mais si l'occasion se présentait je faisais aussi l'assistant pour le très bon photographe américain - Greg Davis (1948-2003). Il travaillait entre autre pour *LIFE Magazine* - un grand magazine Américain connu pour la qualité des photos qu'il publiait - et pour une commande nous fûmes amenés à photographier "Les Tournesols" de Van Gogh - l'un des 7 tableaux sur ce sujet du peintre Hollandais - avec le [conseil d'administration de la compagnie d'assurance](#) qui avait acquit le tableau. L'oeuvre était derrière une vitre très épaisse et afin d'éviter les reflets nous passâmes un dimanche après-midi à régler les éclairages. Le lundi matin les très sérieux nouveaux propriétaires du tableau nous accordèrent une vingtaine de minutes pour les photographier avec le tableau. Je n'ai jamais vu la photo publiée.

C'est à Londres que débuta l'année 1988. Mes récentes collaborations avec *L'Express* m'aidèrent grandement pour mon retour en Europe. Les commandes se succédèrent pendant l'année 88 pour la presse française et anglaise. Un jour de février 1989 le téléphone sonna : une iconographe du magazine me demandait d'aller photographier un écrivain dont on commençait à beaucoup parler : il s'agissait du Britannique d'origine indienne Salman Rushdie. A la suite à la parution de son roman "Les versets sataniques" le régime iranien avait lancé une 'fatwa' - un mot nouveau en 1989 - contre lui. Deux journalistes - Sylvaine Pasquier et Élie Marcuse - se déplacèrent de Paris pour l'interview qui eut lieu à son domicile londonien. Trois jours plus tard, sa vie désormais mise à prix, Salman Rushdie disparut dans une quasi-clandestinité sous protection policière pendant les 5 années qui suivirent. L'interview exclusive devint un scoop mondial et deux articles furent publiés dans *L'Express* du 24 février et du 3 mars 1989.

Dans une carrière un scoop de cet ordre reste pour la plupart d'entre nous un évènement suffisamment rare pour être signalé - la preuve, 30 ans plus tard j'en parle encore ! Rares également sont les reportages au long cours qui vous emmènent loin de votre base pour plusieurs semaines. J'eus également cette chance là. Celle d'aller travailler hors de ma zone de confort, ce qui aide toujours pour mettre nos propres vies en perspective.

Ce fut le cas lorsque je partis pour le [magazine VIVA pour quelques jours pour le delta du Gange](#) en Inde avec l'écrivain Dominique Lapierre (l'auteur de 'La cité de la joie') et son épouse, prénommée également Dominique. Grâce aux droits d'auteur du livre, ils finançaient une association locale qui envoyait dans les villages des Sundarbans, injoignables par route, deux anciens ferries transformés en dispensaires pour apporter soins et médicaments aux populations Bengali. Chaque semaine les ferries arrivaient tard le soir et s'ancraient pour la nuit au milieu du fleuve. Au matin un village émergeait de la brume et le médecin et ses assistants débarquaient et investissaient une maison vide ou la boutique d'un commerçant pour y recevoir la centaine de patients - prévenus quelques jours auparavant par un membre local de l'association - qui faisaient la queue. Le médecin devait parfois procéder à une opération sur quelqu'un qui s'était blessé. Les photos après avoir été publiées (VIVA, National Geographic France) aidèrent - et c'est ce dont je reste le plus fier - les Lapierre à lever des fonds en montrant les conditions de vie dans cette région du monde et le travail qu'ils y faisaient.

**Un bateau hôpital**

AU SUD DE CALCUTTA, DANS LA RÉGION DES SUNDARBANS, UNE ASSOCIATION, LE SHIS (SOUTHERN HEALTH IMPROVEMENT SAMITY), A TRANSFORMÉ, AVEC L'AIDE DE L'ÉCRIVAIN DOMINIQUE LAPIERRE, UN FERRY EN HÔPITAL DE CAMPAGNE. CE NAVIRE SILLONNE LE DELTA DU GANGE AVEC À SON BORD UN MÉDECIN BÉNÉVOLE ET DEUX ASSISTANTS. MALGRÉ DES MOYENS RUDIMENTAIRES, EN DIX-HUIT MOIS, 30 000 BENGALIS ONT PROFITÉ DES BIENFAITS DE CET HÔPITAL PAS COMME LES AUTRES.

**PARTOUT, LE PASSAGE**  
 hebdomadaire du bateau est très attendu : il faut huit heures pour se rendre à la ville la plus proche. Aujourd'hui, c'est Amit Nandi, vingt-sept ans, qui officie. Un homme est tombé d'un toit et s'est blessé pour passer une radio. Un pêcheur gâchette depuis cinq jours pour son doigt engourdi, qui avait opéré sans anesthésique, et après avoir fait bouillir les ustensiles sur un réchaud.

**LE SOIR, LE TRAVAIL NE S'ARRÊTE PAS**  
 pour Subroto Pa, un des assistants d'Amit. Son nez vaillé, à l'aide d'un microscope et d'une lampe rudimentaire, il cherche la bactérie de Koch (responsable de la tuberculose) dans des échantillons de salive. Cette maladie reste le fléau numéro un au Bengale de l'Ouest.

62 VIVA - JUILLET-AOÛT 1999

NATIONAL GEOGRAPHIC

# Geographica

**Le bateau-hôpital des Sundarbans**

Depuis plus d'un an, ce bateau s'aventure dans une zone peuplée de cinquante-quatre îles, qui ne figurent sur aucune carte. Située dans le delta du Gange, en bordure de la plus grande forêt de mangroves du monde, cette région de l'extrême, que l'on nomme les Sundarbans, est balayée régulièrement par des cyclones dévastateurs. Environ 1 350 000 personnes y survivent, dans le plus grand dénuement. Leur unique ressource : la récolte du miel et la pêche, dans la réserve de tigres voisine. Ces fauves tuent plus de cinquante hommes chaque année. À tel point qu'une des îles a été rebaptisée l'île des veuves.

Le *City of Joy*, ancien ferry reconverti en dispensaire, apporte des secours médicaux à ces populations oubliées... À son bord, une équipe de bénévoles employée par Shis (Southern Health Improvement Samity), une petite ONG indienne en partie financée par Dominique Lapierre, qui lui reverse 50% de ses droits d'auteur sur les best-sellers *La Cité de La Joie* et *Mille Soleils*. Jour et nuit, deux équipes se relaient. Amit Nandi, jeune médecin, et deux de ses cinq assistants s'arrêtent chaque semaine dans le village de Namtali, où un marchand d'essence leur prête son échoppe pour la journée (ci-contre). Deux cents personnes se pressent pour obtenir un ticket d'attente en échange de cinq roupies (environ 0,80 franc) par

PHOTOS DE LIONEL DERRIARIS

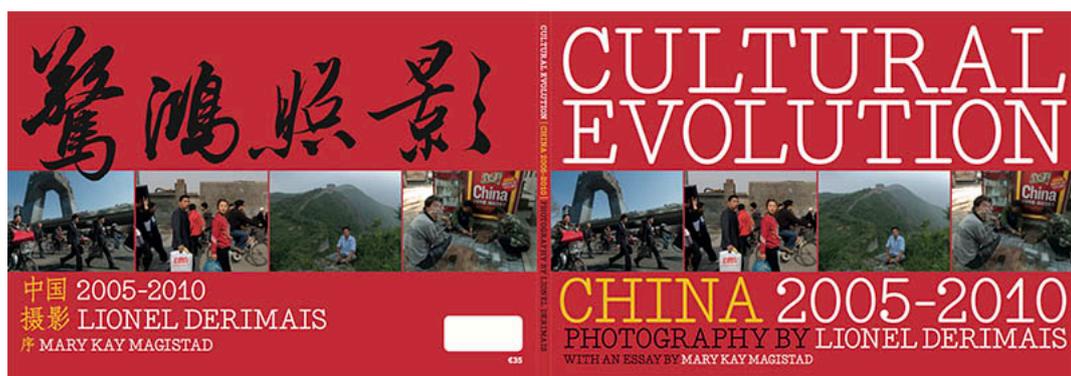
NOVEMBRE 1999

Plus tard ce fut la découverte de la Chine et la préparation pour les Jeux Olympiques de 2008 mais c'est une autre histoire.



Une sur une photo de Lionel Derimais

Une histoire que nous racontons avec la journaliste Américaine Mary Kay Magistad dans notre livre "Evolution Culturelle - Chine 2005-2010". Il est disponible à l'achat en ligne sur mon site: [www.lionelderimais.com](http://www.lionelderimais.com)



Follow me on : <https://www.instagram.com/lionelderimaisphoto/>

**Lionel DERIM AIS**